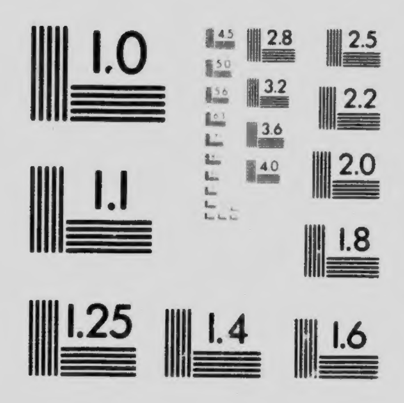
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

LES CONFÉRENCES DU "DEVOIR"

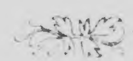
INITIATIVES FRANÇAISES

— PAR —

M. l'abbé Ch. Thellier de Poncheville

CONFÉRENCE

donnée au Monument National, à Montréal, le 8 juillet 1912, sous la présidence de M. Henri Bourassa.



Imprimerie du DEVOIR.

INITIATIVES FRANÇAISES

— PAR —

L'Abbé Ch. Thellier de Poncheville

Les Conférences du *Devoir*

Le journal le Devoir *a pris, l'an dernier, l'initiative d'une série de conférences qu'il se propose de développer et de varier au cours des années prochaines.*

Cette série a été brillamment ouverte par M. Gustave Gautherot, professeur d'Histoire de la Révolution à l'Institut Catholique de Paris; elle a été continuée avec un admirable éclat par M. Etienne Lamy, de l'Académie Française, qui a bien voulu parler de l'Evolution religieuse de Brunetière, *et par M. l'abbé Thellier de Poncheville, qui a traité des* Initiatives françaises *sur le terrain social et religieux.*

Cette dernière conférence, dont nous publions ci-contre le texte sténographié, a été prononcée dans une grande réunion tenue sous la présidence de M. Henri Bourassa et où nous eûmes le plaisir d'entendre M. le comte Thellier de Poncheville, père du conférencier, et M. Gustave Zidler, le poète Français-canadien. Elle a été, à maintes reprises, coupée d'enthousiastes applaudissements.

Le printemps prochain, nous aurons la joie d'entendre une seconde fois M. Lamy. D'ici là, le Devoir *espère présenter à ses amis quelques-uns des orateurs les plus distingués du Canada—anglais et français.*

Juillet, 1912.

INITIATIVES FRANÇAISES

Mesdames et Messieurs,

Je regrette que notre président ne se soit pas réservé le plaisir d'exposer lui-même le sujet que l'on m'a fait l'honneur de me confier. Il l'eût fait avec la compétence qu'il apporte à toutes les questions dont il traite. Car vous venez de France, vous aussi, monsieur Bourassa. Vous avez fait le tour de nos provinces normandes et bretonnes. Vous avez été témoin des fêtes de Jeanne d'Arc à Rouen, et aux feux de joie allumés sur les hauteurs du pays, vous avez vu se ranimer partout la flambée du patriotisme français.

Vous avez entendu sonner les cloches de nos vieilles églises à une brise nouvelle; et, si vous étiez allé jusqu'aux marches de Lorraine, vers la frontière de l'Est, vous auriez constaté que les cloches sonnaient, là-bas, à rompre leur poitrine d'airain. Ce soubresaut de vie date seulement de quelques mois. Depuis que l'éclair d'une épée a failli trouer la nue pour donner le signal des sanglants combats—que le Dieu de paix préserve la famille humaine de ces déchirements affreux!—le jour où une menace de guerre est venue frapper la France au cœur, un afflux nouveau de sang et d'amour a parcouru ses veines. Une même fièvre, joyeuse et généreuse, a fait palpiter l'âme de ses fils, qui se sont pris de nouveau à regarder et à chérir leur vieille mère; et aujourd'hui nos regards se croisent plus vaillants dans les rues, nos mains se tendent plus fraternelles. Il semble que chacun de nous s'interroge silencieusement, se demandant s'il est prêt au grand sacrifice; et par un frémissement de tout l'être, une même réponse

jaillit qui fait s'exalter, en se répercutant de cœur en cœur, la fierté française. Oui, s'il le fallait, pour la terre des morts, pour le berceau de nos petits enfants, pour le vieux drapeau aux trois couleurs, pour la race, pour ses gloires et pour ses libertés, à l'heure où nous sommes, il n'est pas un fils de France qui ne soit prêt à faire son devoir, à aller jusqu'au bout du plus sublime et du plus douloureux de tous les devoirs envers la Patrie.

LE REVEIL CHRETIEN

Mais c'est là un renouveau d'ordre temporel dont le bénéfice demeure enclos dans le domaine français. Un autre réveil intéresse le monde catholique tout entier, intéresse surtout d'anciens compatriotes qui ne sont pas devenus des étrangers au foyer de France: le réveil de notre vitalité chrétienne. Car l'Eglise, comme notre pays, a des sursauts inattendus, qui déconcertent ses propres fils, parfois découragés jusqu'à douter d'elle, et qui surprennent surtout ceux qui ne la connaissant pas, ignoraiènt quelle incompressible vitalité elle garde toujours en ses veines séculaires.

Nous sommes trop près, nous, Français, de ces choses, et peut-être, mesdames et messieurs, en êtes-vous trop loin, vous qui êtes du Canada, pour comprendre toute l'importance des événements qui à cette heure s'accomplissent dans les profondeurs de notre nation. Mais l'histoire dira des années qui s'écoulent en cette aube du XXe siècle qu'elles marquèrent parmi les plus décisives, et dans leur obscurité, parmi les plus glorieuses que la France catholique ait connues.

Car elle est à l'œuvre, l'éternelle recommenceuse, l'infatigable ouvrière du Christ. Sur les décombres accumulés par les coups de pioche qui depuis quel-

ques années ont renversé nos couvents, nos écoles et notre abri concordataire lui-même, à travers nos paroisses devenues un vaste chantier, l'Eglise prépare, une à une, les pierres d'une nouvelle construction. Son temple que l'on croyait détruit à jamais, elle s'apprête à le redresser sur des soubassements plus forts, à des hauteurs plus magnifiques. Notre génération ne descendra pas dans sa tombe sans avoir vu l'épanouissement de l'édifice remis debout et l'élancement des clochers pointant vers l'azur.

Sans doute—je me hâte de calmer un optimisme qui serait peut-être trop bienveillant pour mes paroles et trop confiant en nos destinées—il y faudra du temps. Dans nos vieux pays d'Europe on met des siècles pour construire une cathédrale; nous consacrerons bien des années à refaire une chrétienté. Ce n'est qu'à Montréal que l'on contemple le développement magnifique d'une ville en plein essor, fière d'ajouter de mois en mois des paroisses et des foyers à tous ceux qu'elle compte déjà. Nous y mettrons donc le temps qui sera nécessaire. Mais du moins nous sommes à l'œuvre, au labeur des recommencements, à la période décisive, celle des premières fondations.

L'ASSOCIATION

L'initiative principale que les catholiques ont prise a été de retrouver l'art et la pratique de l'association, hélas! trop oubliés chez nous,—et c'est la cause première de nos défaites passées. La Révolution française, en brisant les liens sociaux et en ébranlant la cité, par contre-coup, avait contribué aussi à dissocier la chrétienté. Son esprit individualiste faisait perdre de vue les exigences du bien commun, et sous son influence funeste, de très dignes gens s'étaient laissé aller à une conception d'un catholicisme personnel qui s'immobilisait dans le culte au lieu de s'épanouir dans le dévouement, d'un catho-

licisme renfermé dans l'enceinte timide de la vie privée, et n'animant pas de son souffle généreux la vie publique et la vie sociale. Les rapports s'étaient affaiblis entre le pasteur et son troupeau, et l'activité des catholiques, malgré des dévouements admirables, avait, dans la masse, perdu de sa vigueur ancienne. De cette diminution de vie, le Concordat peut être rendu responsable pour sa part.

Votre Canada doit sa force à ses paroisses, qui furent le refuge de son indépendance et l'atelier où se forgea son avenir. La France a connu un régime moins heureux. Au regard de son établissement concordataire, la paroisse n'était pas un organisme vivant, elle n'était qu'un rouage administratif, une circonscription géographique plus qu'un centre d'action. L'on voyait des paroissiens excellents qui croyaient remplir tout leur devoir en suivant la grand'messe dans un gros livre, mais sans suivre la vie de la paroisse dans ses oeuvres vitales.

En outre, l'hostilité du pouvoir, ennemi jusqu'à ces temps derniers de toute association, rendait impossibles les tentatives d'organisation catholique. Cet éparpillement fatal faisait notre faiblesse.

Or, voici que, par une de ces fortunes où se reconnait, jusque dans l'épreuve, la main de Dieu, ce sont les coups qui nous ont frappés qui nous ont apporté en même temps le salut; car les lois sectaires qui ont voulu resserrer nos entraves, ont dénoué nos liens.

LA LOI DE SEPARATION

La loi contre les congrégations, qui jetait en exil nos religieux, créait cependant le droit d'association, par lequel les catholiques, s'ils veulent en user virilement, feront rentrer chez eux, un jour, toutes portes ouvertes, les proscrits qui, si cordialement, furent reçus à votre foyer. La loi de séparation, qui préten-

dait nous disloquer, nous a au contraire forcés à nous rapprocher, et là où elle croyait provoquer une universelle débandade, elle a opéré notre ralliement.

Ce fut d'abord dans le tumulte des inventaires. Il fallait faire de nos poitrines un rempart aux temples menacés; les catholiques accoururent. C'était trop peu pour faire respecter nos saintes murailles que le petit cimetière où dormaient, à leur ombre, nos chers morts dans les vieilles paroisses de France. Pour défendre les églises, il fallait autour d'elles un groupement de vivants. Et les catholiques se sont rapprochés les uns des autres et serrés contre leurs sanctuaires pour leur servir de contreforts. Grâce à leur union énergique, toutes nos églises sont restées debout. Il s'en ouvre de nouvelles chaque jour!

Nos journaux, si vous les lisez, vous apportent sans doute toujours le bruit de nos querelles et le tumulte de nos polémiques. C'est vrai, nous sommes encore divisés, mais cependant nous ne sommes plus tout-à-fait isolés. Nous sommes divisés, et l'on s'en scandalise peut-être chez vous, comme on s'en attriste chez nous; mais nous sommes les enfants d'un siècle si tourmenté, nous vivons à une heure si pleine d'incertitude! Heure d'évolution politique, heure de transformation sociale, pendant laquelle l'âme de la France est comme déchirée dans la poitrine de notre génération incertaine des destinées vers lesquelles elle s'achemine. Dans cette confusion des programmes, et dans la multitude des étiquettes, n'apparaît plus assez le signe générique auquel on doit reconnaître les chrétiens. Une seule force, en ce désarroi, peut refaire chez nous de l'unité partout où elle doit être, dans le vaste domaine de la religion, et, sur les terrains laissés libres à l'initiative des partis, refaire de la charité: c'est la force de la hiérarchie catholique, qui ne fut jamais si puissante ni si bienfaisante, et qui s'affirme au milieu de nos incertitudes comme le centre unique de notre ralliement.

LA HIERARCHIE

Nos bataillons catholiques continuent de porter à leurs drapeaux politiques des couleurs diverses, mais pourvu que la croix brille dans leurs plis, ils peuvent se réunir sous la même bénédiction de l'Eglise. Peu à peu s'opèrera ce rassemblement sauveur.

C'est ce que nous disent nos évêques: Vous croyez tous à Dieu; vous croyez au Christ, fils de Dieu; vous croyez au Pape, vicaire du Christ; vous croyez à l'évêque, représentant du pape, et vous croyez à vos bons curés, qui sont les délégués de l'évêque. Cela suffit. Faites la trève de la foi. Catholiques de droite et de gauche, vous qui peut-être gardez encore l'espoir lointain d'un retour à des régimes passés, et vous qui êtes la masse et qui avez pris votre parti d'un régime moderne, (lequel d'ailleurs, christianisé, peut donner, lui aussi, essor aux libertés chrétiennes), catholiques de toutes nuances, donnez-vous donc la main pour l'union nécessaire. Que vos mains de laïques cessent de s'entredéchirer; qu'elles se nouent les unes aux autres, et qu'elles aillent fixer leur entrelacement autour de la main consacrée de vos prêtres; vos prêtres feront la chaîne, eux aussi; ils mettront leurs mains dans nos mains d'évêques, et nous, évêques, par-dela vos divisions et nos frontières, nous scellerons nos mains à la main du pape, lequel tient à Dieu. Ainsi sera-t-elle reformée, entre les fils de la France divisée, la splendide chaîne aux anneaux divinement forgés, que ni les secousses de l'adversaire, ni nos propres tiraillements, ne pourront plus jamais rompre à l'avenir!

LES GROUPEMENTS PAROISSIAUX

Nous multiplions donc, au pied de nos clochers, les groupements paroissiaux. Je ne m'illusionne pas sur leur valeur actuelle. Un certain nombre de ca-

tholiques peuvent donner leur adhésion à ces organismes nouveaux sans y donner efficacement leur concours: leurs noms sont simplement couchés sur un régistre—position commode, puisqu'elle leur permet de continuer à dormir. Il faudra une éducation nouvelle pour refaire dans les paroisses de la cohésion, un régime de solidarité chrétienne, des moeurs de fraternelle solidarité, une élite robuste de laïques d'action et de collaboration. Il faudra du temps pour que l'âme de la jeune chrétienté renaisse dans ces communautés paroissiales qui se reforment lentement du cœur du monde moderne; mais déjà cependant leurs forces grandissent et donnent espoir.

Au congrès diocésain de Paris, au mois de mars dernier, on constatait la formation de 70 comités catholiques, et le cardinal-archevêque, dans la superbe salle Wagram, pouvait se faire applaudir de près de dix mille hommes: il en restait des milliers dehors. Non pas des hommes émiettés, mais des hommes disciplinés, qui n'étaient plus de la poussière,—poussière sans résistance, dont se joue le vent de la mer,—mais qui, bien cimentés, formaient désormais la digue au bas de laquelle se brise l'impuissance du flot. Ces hommes avaient compris que dix citoyens groupés en valent cent qui sont désorganisés; ils ne sont que le petit nombre, mais ils se préparent à devenir la grande valeur.

A travers la France, de zône en zône, le mouvement se propage. Dans nos petites campagnes, ce n'est parfois qu'un seul paroissien, un brave paysan venant au presbytère causer avec son curé. C'est bien peu que de faire un groupe à deux; mais quand chacun des deux travaille comme quatre, cela commence déjà à compter.

De la petite commune rurale, des rapports s'établissent avec le comité cantonal du chef-lieu voisin; puis ce sont des comités d'arrondissement, puis

des comités départementaux, aux réunions fréquentes, à l'action permanente: et ainsi se prépare la substruction sur laquelle demain on pourra rebâtir l'édifice catholique.

Ces choses ne peuvent guère s'apercevoir d'un regard superficiel, puisque c'est un travail qui est fait presque sous terre. Quand on a commencé à construire Montmartre, pendant plus de dix années les ouvriers creusèrent la colline et engloutirent les pierres et les millions sans que rien au dehors ne pût trahir et faire prévoir les résultats de leurs efforts; et tous ces piliers, qui ne se connaissaient pas, mais qui tous montaient cependant, et d'un même effort convergent, s'apprêtaient à venir nouer leurs arceaux, ont permis un jour à la basilique de se dresser, splendide en sa blanche parure, inébranlable, sur ses fortes assises. Cette année même, couronnant l'édifice, la croix a brillé au sommet du campanile, proclamant devant la France, et par delà ses rives, à la face du monde entier, que notre pays croit toujours au Christ qui aime les Francs.

Quelle somme de beau labeur a été fournie déjà en ces dernières années! Et quel exemple d'une vigueur que ni les persécutions, ni les défaites n'ont pu affaiblir!

L'EGLISE DEPOUILLEE

Il n'y a pas dix ans que la loi de séparation a été votée. Du jour au lendemain, notre Eglise s'est trouvée sans un sou dans sa poche, ses prêtres, sans un morceau de pain dans leur besace, sans une pierre pour appuyer leur tête, chassés de leurs évêchés, de leurs presbytères, et de leurs séminaires, dépouillés de leurs fondations et même de la caisse de retraite de leurs vieux jours, alimentée par leurs offrandes volontaires. Alors tout était perdu, fors l'honneur, et aujourd'hui tout se reconstitue, sauf

l'argent qui est rare encore et insuffisant à faire vivre notre clergé. Mais c'est presque tant mieux!

Là où il n'y a plus d'argent, Dieu, par ce baptême de la souffrance, et par la main de l'injustice, a mis quelque chose qui vaut plus que les fragiles trésors de ce monde, il a mis l'or d'une plus haute vertu: le dévouement.

Nos comités paroissiaux ne se contentent pas de préparer les fondations d'un avenir meilleur, ils agissent dès maintenant. Ils surveillent la neutralité officielle de l'école, qui doit au moins respecter la conscience des enfants chrétiens; ils groupent à son seuil les pères de famille en garde civique, afin que le sectarisme n'y entre jamais; ils luttent sur tous les terrains de la propagande chrétienne. Ils affirment publiquement leur foi, au grand soleil de la vie publique.

LE CHEMINOT CHRETIEN

Je rencontrais il y a quelque temps, sur le quai d'une gare de chemin de fer, un simple cheminot— car nos ouvriers de chemins de fer se groupent comme les autres, et ils sont près de 40,000 dans leur union catholique—portant à sa chaîne de montre un petit crucifix. J'allai à lui sans le connaître pour le féliciter de cet acte de courage; et le cheminot de me répondre: "Pourquoi vous surprendre, monsieur l'abbé? je ne suis pas seul; dans cette même gare nous sommes douze qui portons ostensiblement un insigne religieux. La première fois que quelqu'un s'est permis de m'en demander raison, je me suis contenté de lui dire: Le Christ, c'est mon chef. On ne rougit pas de porter sur soi les armes d'un tel chef, surtout à l'heure où il y a tant de renégats qui crachent dessus".

Croyez bien, mesdames et messieurs, que le jour où la foi en Jésus-Christ sera rentrée avec la même vigueur au cœur d'un certain nombre de catholiques de France, l'Eglise rentrera, par des chemins de paix, sans violence aucune, au cœur de l'Etat français.

L'OEUVRE DES FEMMES

Nos dames se groupent aussi; et, j'ajoute à leur louange—leurs sœurs du Canada méritent sans doute des éloges semblables—que lorsque les femmes se mêlent de faire quelque chose de bien, elles le font mieux encore que leurs maris. C'est l'une d'elles qui un jour m'a fait, inconsciemment, cet aveu flatteur : "Monsieur l'abbé, m'objectait-elle, alors que je parlais de propagande de presse à entreprendre, laissez donc cela aux femmes. Voyez-vous, vous autres, les hommes, vous êtes souvent intelligents—concession évidemment imméritée qu'elle voulait bien me faire, —mais nous, femmes, nous sommes toujours fines".

Je m'aperçois que les mains des maris canadiens ratifient de leurs applaudissements cette parole, et je suis convaincu que leur cœur souscrira beaucoup plus à cette autre: Toujours fines, c'est vrai; toujours bonnes, c'est plus vrai encore.

Mesdames, votre grande force, en effet, ce n'est pas tant celle du raisonnement que celle du dévouement. On peut résister à l'argumentation de l'homme et à la logique du discours, mais on se débat mal contre l'irrésistible influence de la femme qui se donne avec son cœur. Armée de la clef d'or de la charité évangélique, elle sait ouvrir les serrures les plus fermées par l'anti-cléricalisme farouche,—que l'on ignore ici, mais que l'on connaît là-bas.

Nos femmes chrétiennes sont donc entrées en lice, à leur tour. Oh! ne militant pas pour le triomphe d'un parti, pour une question de régime, pour

l'avènement d'un homme; ne luttant, de tout leur beau dévouement chrétien, que pour le triomphe de Celui qui sera le parti de la charité, l'avènement de la vérité, le resplendissement de la justice, et qui s'appelle le Sauveur, le Christ.

Elles ont fait des ligues, presque trop de ligues puisqu'elles en ont deux là où une aurait suffi: la Ligue patriotique des Françaises et la Ligue des Femmes françaises,qui rivalisent de zèle, d'apostolat et de charité, rassemblant à l'heure actuelle plus de 600,000 femmes de toutes classes, de tous rangs, de tous âges: jeunes filles,—oserai-je dire le mot qui fait le pendant de celui-là,—anciennes jeunes filles, et femmes mariées. Mesdames, on n'a que l'âge de son cœur, et le cœur dévoué reste toujours jeune.

Nos chrétiennes se sont donc groupées dans ces associations, où il ne demeure plus de distance entre la femme du monde et la femme du peuple; il n'y a plus là que des sœurs dans la même foi chrétienne.

Leur union opère entre elles un rapprochement des cœurs qu'aucune égalité économique, qu'aucun nivellement social ne pourront jamais produire au même degré; et c'est vraiment une fraternité touchante qui rapproche ainsi la femme de l'industriel de la petite ouvrière qui travaille à l'usine, dans leurs rendez-vous mensuels, dans leurs visites à domicile, dans les fêtes et conférences périodiques, plus que cela: dans le don quotidien de leur charité heureuse de multiplier ses humbles services. De leur coeur généreux, de leurs mains délicates, de leurs paroles de douce sympathie, des dames de très haut rang soignent toutes les misères du peuple qui les entoure, avec tant de respect pour les petits, tant d'oubli de leur supériorité devant les hommes, que sur leur passage parfois les pauvres s'inclinent en murmurant: "O madame! comme vous êtes bonne". Et d'un geste, devant leurs regards et

leurs pensées plus haut, elles répondent: "Ne dites pas cela, mais dites: Qu'il est bon celui qui vous envoie vers nous" .

LES JEUNES GENS

Nos jeunes gens se liguent comme les hommes— et vous me permettrez, mesdames, cette faiblesse, je suis encore un peu de leur confrérie—même mieux que les femmes.

Un orateur antique, pleurant sur la jeunesse de la Grèce, fauchée dans une bataille meurtrière, prononça cette parole dont les lettres classiques nous ont conservé l'émouvant souvenir: "La Grèce, disait-il, en regardant ces beaux jeunes gens, couchés dans leur fleur sur le sol de son pays, la Grèce a perdu son printemps".

Et quand je vois ma France s'épanouir en fleurs, et quand je sens dans ses sillons sourdre le renouveau de la sève qui monte parmi les ruines, et quand je vois cette jeunesse, si radieuse et vaillante dans la pureté qui rayonne à son front, quand j'entends la voix charmante et puissante de ses chefs, les Gerlier, les Lerolle, les Bazire, frères de votre docteur Baril et de ses amis: alors, je me prends à dire que c'est fini de pleurer, fini des cauchemars, et fini des sombres jours. La France, avec son ardente et fière jeunesse catholique elle a retrouvé son printemps!

Il est d'un symbolisme bien caractéristique le trait que je vous apporte en témoignage de cette efflorescence de vie.

Un groupe de jeunes gens de l'Yonne, département triste parmi beaucoup d'autres pour la perte de sa foi, ayant besoin d'un local pour abriter ses réunions, s'en alla ramasser les pierres d'une abbaye en ruines, et, de ce qui n'était plus que les débris d'un passé religieux presque disparu, de ces pierres de la vieille abbaye, ces jeunes catholiques ont cons-

truit le sanctuaire de travail et de prière où leur âme grandira dans la vérité et la vertu du Christ, se rendant apte à refaire dans la cité défaillante son œuvre de résurrection.

Notre jeunesse se forme pour l'avenir; elle étudie. Elle veut faire honneur à sa foi, et dans un temps où un discrédit ironique et stupide pèse parfois sur les croyants, que l'on voudrait représenter comme des arriérés de l'esprit, elle ambitionne d'apparaître au premier rang dans tous les domaines, aussi bien dans nos grandes écoles, qu'elle emplit de son affluence superbe, que sur le terrain industriel, sur le terrain agricole, sur le terrain social surtout.

Elle veut faire la preuve que les catholiques trouvent dans leur religion bien comprise et intégralement pratiquée, le secret des supériorités surnaturelles, et même des supériorités humaines. Elle s'instruit dans ses cercles d'études, elle apprend à connaître son catéchisme, afin de n'être pas seulement une jeunesse de vagues opinions, mais de profonde conviction, afin que sa foi ne demeure pas en elle comme une simple habitude imposée par l'éducation familiale, mais devienne l'esprit qui anime sa vie entière et qui la conduise sur tous les chemins de l'apostolat.

SOUVENIR DE BATAILLE

J'assistais, il y a quelque temps, dans les rues de Valence, à un défilé superbe. Ils étaient là 1,200 jeunes gens, clairons sonnant, drapeaux flottant, traversant les rues d'une ville qui n'est pas chrétienne. Et tout Valence s'étonnait. Celui qui portait le drapeau en tête du cortège, devant l'évêque, me fit cet aveu, en arrivant à la cathédrale:

"La place que je viens de prendre aujourd'hui, il y a seulement quatre ans, je n'aurais pas, pour un billet de mille francs, accepté de l'occuper: et mainte-

nant que je sais ce que c'est que d'être chrétien, que je suis sûr de ma foi et fier de mon Credo, cette même place de porte-drapeau du Christ, je ne voudrais pas la céder à un autre pour un billet de dix mille francs".

Nos jeunes gens travaillent donc pour fortifier leur foi et leur dévouement; ils travaillent pour apprendre à parler; ils ont fait des cercles d'étude et des écoles de conférenciers. Quand il passe encore dans nos communes quelque attardé de l'anti-cléricalisme, quelque hâbleur en libre pensée, et parfois en libre imbécillité, disant de ces sottises monumentales à faire sauter les quatre fers en l'air tous les ânes de la création, il trouve en face de lui désormais, à la table de l'auberge, à l'atelier, à l'usine, au café, un de nos petits camarades, qui ne sait peut-être pas faire une phrase aussi droite que le sillon qu'il trace de sa charrue dans son sol, mais qui sait regarder en face, parler franc, et faire rentrer le mensonge dans la gorge de l'exploiteur de crédulité populaire.

Ils se sanctifient, nos jeunes gens—un prêtre a le droit de dire ce mot, et l'auditoire que vous êtes en comprend l'importance. Ils organisent des retraites fermées semblables aux vôtres; dans un seul département, l'Ardèche, cette année même, ils seront quatre cents à faire leur retraite fermée de deux ou de trois jours.

A la clôture d'une de ces réunions religieuses où se transfigurent leurs vies, un petit domestique de ferme, en blouse de travail, me dit cette parole, qui n'est pas d'un littérateur ou d'un rhéteur, mais qui montait d'une âme toute pleine encore des joies de la prière: "Mon Père, je ne savais pas ce que c'était que le bon Dieu; je ne savais pas ce que c'était que Notre-Seigneur. Pour moi, jusqu'à présent, ce n'était qu'un morceau de plâtre sur un morceau de bois; mais maintenant, le Christ, c'est un soleil dans mon cœur et c'est un amour dans ma vie".

Ne vous étonnez pas, sachant ces choses, d'entendre signaler parmi les symptômes nouveaux qui marquent la renaissance de la jeunesse française, l'afflux des vocations tardives de jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, et au-delà, qui, déjà munis de leurs diplômes de licenciés ou de docteurs, déjà engagés dans une carrière, déjà assurés de leur avenir, s'arrachent à tout et vont jeter leur jeunesse frémissante aux pieds de nos évêques, ne demandant plus qu'une joie, celle de se dépouiller des satisfactions et des ambitions humaines pour mieux enrichir leur pays du don de leur vie et de leur Dieu.

Et vous comprenez maintenant pourquoi nos jeunes gens donnent une espérance sociale à notre peuple en désarroi.

Quand il sera las de ces chefs, qui ont souvent plus d'arrivisme au coeur que de belles paroles sur les lèvres; quand il verra que beaucoup d'entre eux, loin de le servir, se sont servis de lui et de son dos comme d'un tremplin pour monter plus haut; quand il aura retiré sa confiance aux faux bergers qui l'entraînent, il verra près de lui des jeunes gens qui s'imposeront par leur valeur, ayant porté à leur maximum les plus belles vertus humaines, riches surtout des forces divines. Il viendra nous les demander, même pour son oeuvre de progrès économique ; il s'en ira, de ses rudes mains de travailleur, prendre nos petits ouvriers, nos paysans et nos employés sur ses épaules, et sur ce robuste et mouvant pavois, il les portera dans ses syndicats, il les hissera jusqu'à nos assemblées politiques. Un jour, reconnaissant qu'ils sont dignes de la conduire, c'est à eux que la France confiera le soin de ses destinées. Au front de ces dauphins elle mettra avec confiance la vieille couronne de ses rois.

OEUVRES DE PROPAGANDE.—OEUVRES DE DEVOUEMENT

A quelles œuvres s'emploient ces groupements divers: comités catholiques, ligues féminines, associations de jeunes gens?

Je les rangerai sous deux titres simplifiés à dessein: Oeuvres de propagande; Oeuvres de dévouement.

Une nouvelle évangélisation nous est devenue nécessaire. Nous vivions sur un vieux fonds de foi, accumulé par des générations de pères et de mères qui étaient chrétiens, mais ce fonds peu à peu s'est dissipé et nous devons aujourd'hui reconstituer notre patrimoine.

Nous avons traversé en France la crise d'émancipation—si vous le voulez, de liberté intellectuelle—par laquelle, tôt ou tard, passent les peuples qui longtemps acceptèrent de l'Eglise. avec une confiance d'ailleurs très raisonnée, ses saintes croyances, et qui, un jour, sentant courir sur eux un premier frisson de scepticisme,formés à des méthodes de critique sévères et inquiètes, veulent contrôler le dépôt religieux des âges passés. La France a traversé cette crise et elle s'en trouve encore malade. En outre, elle a connu des jours terribles de lutte, d'hostilité, d'impiété officielle.

Ne vous étonnez pas que sa foi ait faibli. On travaille à la lui rendre par toutes ces œuvres de propagande qui sont passées au premier plan.

LES CATECHISTES

L'enseignement du catéchisme par le prêtre ne suffit plus dans cette grande détresse des âmes. Aussi avons-nous à l'heure actuelle cinquante mille femmes catéchistes, groupées pour cette mission sous

l'inspiration des prêtres et la bénédiction de la hiérarchie, formées pour cette tâche, car la plupart commencent par étudier pour leur compte la science qu'elles veulent apprendre à autrui.

Beaucoup font chaque année leur retraite spéciale de dames catéchistes; beaucoup prennent part au congrès national qui réunit périodiquement à Paris des milliers de catéchistes volontaires. L'idéal est d'arriver à mettre comme une mère d'adoption près de chaque enfant, afin d'accomplir cette œuvre d'éducation que vos mères du Canada continuent si fidèlement à leurs foyers, l'œuvre de la vraie maternité chrétienne, celle qui développe des âmes; car être mère, ce n'est pas seulement déposer un petit être dans un berceau, c'est surtout mettre de la foi dans une petite âme.

Dans un département pauvre et montagneux, la Lozère, elles sont douze cents catéchistes, groupées autour d'une femme d'un grand nom et d'un grand coeur, la comtesse de Las Cases, qui chaque année s'en va avec elles en retraite fermée, faisant elle-même à son tour, (et elle y passe la première), le service des plats au réfectoire, logeant parfois en dortoir, elle, la châtelaine, près de ces femmes du peuple, et déclarant en toute humilité qu'elle regarde comme un grand honneur de vivre dans l'intimité de ces saintes paysannes.

Une de ces ouvrières de l'Evangile qui ne sait plus son catéchisme, se le fait réapprendre par ses propres fils pour l'enseigner aux enfants des autres. Afin de faire gagner quelques minutes chaque soir aux petits pâtres dont elle est chargée, elle les aide à rentrer leurs moutons à la bergerie, pour que là, dans la douce atmosphère, à la lueur de la lampe à huile brûlant sous les poutres basses, elle puisse illuminer leur âme des clartés de l'Evangile.

Elle le fait si bien qu'un jour un petit pâtre se mit à lui dire: "O! madame, quand c'est vous qui nous parlez de Dieu, nous nous sentons tout ressuscités".—La France ressuscite quand les femmes chrétiennes se mettent à lui parler du Bon Dieu.

A L'ECOLE

Notre propagande se fait encore à l'école libre. On a chassé nos Frères de la Doctrine Chrétienne, on a exilé nos religieuses, que j'ai peut-être ici encore plus que d'autres le droit d'appeler nos sœurs. Nous les avons remplacées. Presque partout l'école s'est ouverte, et près d'elle le patronage s'est construit, confié lui aussi à des mains désintéressées: jeunes filles de toutes situations; jeunes filles d'industriels, jeunes filles renonçant parfois à leurs vacances estivales pour s'enfermer dans un faubourg et consacrer leurs après-midi à l'éducation des enfants du peuple, religieuses sans voiles et sans vœux, mais consacrées à Dieu et à leurs frères par le lien infrangible du dévouement.

Et l'on obtient des résultats comme celui-ci : Il y a trois ou quatre ans fut assassiné lâchement dans les rues de Paris, un enfant d'un de ces patronages, Hyppolite Debroise. Des apaches, en haine de sa foi, lui tirèrent des balles en plein cœur, un soir de fête, au milieu de ses camarades. Quand on le ramena à sa mère, qui le matin l'avait vu partir tout ensoleillé de joie, et l'avait suivi de son regard de mère, heureuse et fière; quand elle le vit à ses pieds, son bel adolescent, frappé à mort, elle eut le courage de refouler ses larmes, et à ses fils qui pleuraient comme elle, elle donna cette leçon de vaillance qui fait honneur à sa foi autant qu'aux éducateurs chrétiens de la victime: "Ah! mes enfants, j'ai le cœur tout déchiré de voir votre frère sans vie; mais j'aime mieux le

voir tel qu'il est que de le savoir hors de son patronage, dans les rangs de ceux qui l'ont frappé".

PAR LA PAROLE

La propagande religieuse se poursuit par la parole, car tout le monde parle en France. Vous êtes victimes, ce soir, de notre intempérance oratoire, mais vous en seriez bénéficiaires, si c'étaient d'autres Français, et surtout des Françaises, qui parlaient parmi vous. Car je n'ai pas besoin de vous dire que dans cette légion de conférenciers, quelques dames se font entendre. Le don de la parole que Dieu a mis sur leurs lèvres, elles le mettent gracieusement et utilement au service de la vérité chrétienne.

L'on parle en France, à l'heure actuelle, dans toutes les salles possibles. Moi-même, je fais plus de conférences dans des salles profanes que dans les salles d'église, et je parle peut-être plus aux indifférents qu'aux bons chrétiens. Ce soir, c'est une très heureuse exception à mon ordinaire.

Il n'est guère de commune qui n'ait ou ne doive avoir bientôt sa salle paroissiale, facilitant cette rencontre du prêtre et de son peuple. Nos petits curés, pour la bâtir, ramassent quelques deniers dans leur besace presque vide et font des économies sur des épluchures de pommes de terre. Là où il n'y a rien d'autre, on parle dans un hangar, dans une grange, dans la salle de bal, à l'auberge, à la mairie.

J'ai parlé dans des cours de fermes, du haut d'un chariot, sur un siège qui n'avait rien d'épiscopal, ni même de curial, cherchant à fouetter l'émotion et l'enthousiasme de l'auditoire.

On parle même dans des salles hostiles. Montréal aura probablement la bonne fortune d'entendre bientôt la voix éloquente de l'abbé Desgranges. Fai-

tes-lui donc raconter ses randonnées oratoires. Il en est à ses mille conférences publiques et contradictoires, données très fréquemment dans les Bourses du Travail et les Maisons du Peuple. Je m'étonne qu'il n'ait pas parlé encore dans les loges maçonniques. Si "l'Emancipation" n'avait pas fermé ses portes, il aurait demandé d'y porter la contradiction.

PAR LA PRESSE

Quand les orateurs ont la voix fatiguée, il leur reste la ressource d'emprunter les lèvres d'airain et les cordes vocales retentissantes du journal.

Longtemps, chez nous, cette puissance ne fut pas assez comprise. Mais nous constituons, enfin, à l'heure actuelle notre outillage de presse par des œuvres semblables à celles qui honorent la presse de votre pays, avec des hommes dont le dévouement, frère du vôtre, veut faire du journalisme quelque chose de plus qu'un instrument de vaines sensations et de facile émotion. Se refusant à l'avilir dans des trafics mercantiles, ils entendent que la presse reste sur le Forum de la cité la grande chaire de haut enseignement populaire.

Après avoir longtemps gémi sur le mal que faisait une presse sectaire ou immorale, nous aurons un jour cette satisfaction d'entendre les machines de nos ateliers gémir pour imprimer une presse meilleure que l'autre.

SUR LE TERRAIN SOCIAL

Enfin, les initiatives françaises se portent sur le terrain social, dans le dessein de faire aimer au peuple une religion qu'il ne connaît pas, de lui montrer qu'elle est bonne,—pour qu'il en vienne à souhaiter qu'elle soit vraie; de le conduire à la vérité qu'il ignore par la bonté qu'il ne pourra pas méconnaître.

Notre pays est travaillé par des aspirations fiévreuses, parfois anarchiques, de progrès social.

La France, la grande nation batailleuse des siècles passés, voudrait déployer aujourd'hui son ambition de lutter et de vaincre sur un nouveau terrain, celui où les coups que l'on porte ne frappent personne, puisqu'ils ne veulent que guérir la misère; le terrain de la fraternité, le terrain de la justice. Mots vagues, rêve chimérique peut-être, où demeure cependant encore une aspiration élevée, qui trahit une âme toujours pénétrée du vieil Evangile.

L'on a fait croire au prolétariat de France qu'à toutes ces pensées l'Eglise était nécessairement hostile; qu'elle prêchait la résignation afin d'asservir les âmes à la misère, et qu'elle distribuait la charité comme pour se dispenser de pratiquer la justice.

On l'a fait croire autrefois, malgré les démentis que ne cessaient de donner les doctrines et les oeuvres catholiques; mais aujourd'hui, on ne réussit plus guère à en convaincre la foule: car partout où il y a une misère à soulager, une larme à sécher, un abus à combattre, une réforme à promouvoir, une loi juste à faire voter, c'est la main d'un catholique qui se présente, c'est la parole d'un catholique qui s'élève, c'est le comte de Mun, pour n'en citer qu'un parmi tant d'autres, l'admirable champion des deux causes que l'on voulait séparer et qui s'unissent plus que jamais: la cause de l'Eglise à défendre et la cause de nos frères, les pauvres et les travailleurs, à soulager et à relever.

La loyauté exige que l'on rende ce témoignage aux catholiques; toutes les fois qu'une œuvre sociale vraiment bonne a été faite en France, elle n'a jamais été faite contre eux, elle a presque toujours été faite avec eux, et très souvent par eux.

J'en cite un exemple. Les garçons boulangers trouvent qu'il est dur de passer toutes leurs nuits

dans leurs fours, et ils demandent qu'on modifie le régime de leur travail afin qu'ils puissent vivre un peu, comme tout le monde, de la vie de famille, au beau soleil du Bon Dieu.

Quand ils entreprirent cette campagne, encore impuissante et discutée, on vit l'archevêque de Paris jeter l'autorité de son nom, de sa crosse et de son cœur dans la balance. Et son peuple, reconnaissant, l'a salué d'un titre dont il préfère peut-être l'écho affectueux au titre plus sonore de Cardinal de Paris: le titre d'archevêque des garçons boulangers, d'archevêque des mitrons.

Nos semaines sociales, chaque année, avec un éclat grandissant, font connaitre à la foule qui les ignore, nos fortes doctrines chrétiennes. L'Action Populaire de Reims, dirigée par les pères jésuites, avec un art et un dévouement auxquels la France entière rend hommage, vulgarise inlassablement les œuvres sociales. Dans nos principales villes, des secrétariats sociaux s'établissent comme autant de centres d'initiative, et prouvent par leurs bienfaits que notre Evangile enfante chaque jour plus d'œuvres vivantes de vraie charité que tous les apôtres de la philosophie laïque ne sont capables d'écrire de phrases mortes sur leur impuissante solidarité.

A ce spectacle, dans l'âme populaire, où la foi n'était pas morte, un travail se fait. On commence à comprendre que l'Eglise n'est pas un obstacle, mais un appui nécessaire; qu'elle ne menace pas le peuple en ce que ses désirs ont de sain, mais, au contraire, qu'elle lui prête son aide pour les réaliser. Les prétendues conquêtes laïques, qui se font au détriment de la foi chrétienne apparaissent à notre peuple ce qu'elles sont en réalité: des défaites sociales, puisqu'elles tendent à briser des doctrines et des énergies qui inspirent aux hommes le courage de s'arracher au souci de leurs intérêts propres et de se dévouer au

bien de leurs frères, afin d'élever à un état moins pénible ceux dont le sort est inférieur au leur.

LE RENOUVEAU DE LA FOI

C'est ainsi que nos initiatives sociales et notre propagande religieuse amènent un renouveau de la foi au cœur du peuple. Car, ne vous laissez pas trop prendre, mesdames et messieurs, je vous le demande pour le bon renom de mon pays, aux apparences d'incrédulité qui attristent vos coeurs de Canadiens-français, quand vous pensez à la vieille patrie.

Il y a de la fanfaronnade dans notre impiété. On le fait un peu à la pose parfois, chez nous, quand on prétend ne croire en rien. Dans le tréfonds de l'âme populaire, il demeure encore une empreinte de nos quinze siècles chrétiens; et comme le disait Bazin, dans les sept litres de sang que tout homme porte en lui, il reste toujours, en France au moins, une goutte d'eau du baptême.

Notre peuple commence à le laisser voir. Il est las des négations brutales, des dogmes durs, dégradants et désespérants du matérialisme.

Il a cru à la science comme à la rénovatrice de l'humanité, et elle n'a résolu aucun problème vital; elle n'a pas expliqué l'énigme du monde; elle n'a affaibli aucune souffrance intime; si elle a assuré des conquêtes matérielles merveilleuses, elle n'a pas donné à l'homme l'empire sur lui-même, et c'est la misère d'une race comme la nôtre que de trainer tant de pesanteur morale parmi ses richesses physiques.

La science a donné des ailes à notre pays où les corps ont appris à s'envoler très haut; elle est impuissante à remplacer la vieille paire d'ailes que l'Eglise seule avait su donner à son âme; et aujourd'hui, le mal de l'immoralité qui nous ronge, par cela même

qu'il est devenu grave et visible à tous les yeux, inquiète les chefs responsables de cette décadence, émeut les cœurs soucieux de l'avenir, et jusque dans les masses populaires fait sentir le tourment des croyances perdues que rien n'a pu remplacer. Aussi, bien des regards se tournent-ils de nouveau vers l'Eglise, demandant si elle ne pourrait pas reprendre sa mission traditionnelle de préceptrice et d'éducatrice des hommes, pour refaire des consciences droites, des volontés fermes et des cœurs fraternels. C'est qu'on peut bien se passer, chez une nation qui se croit émancipée, d'une certaine tutelle religieuse dans l'organisation temporelle de la société, et la France n'accepte plus comme autrefois cette ingérence, toute bonne et bienveillante, de sa mère dans les affaires administratives de son enfant. Mais elle ne peut pas se passer du secours doctrinal et moral de l'Eglise, de l'appui de son dogme, nécessaire pour empêcher son clair génie de sombrer dans le matérialisme, de l'appui de sa morale, nécessaire pour maîtriser les instincts pervers qui demeurent en toute conscience et donner l'essor aux instincts magnifiques qui persistent dans l'âme française, de l'appui de la force surnaturelle, dont l'Eglise a le dépôt, et qui seule remédie surabondamment à l'incurable infirmité humaine.

C'est pourquoi notre peuple recommence à tourner autour de ces murs de nos églises dont il ne connaît pas encore la vertu divine, mais où il sent confusément cette force de vie, ce principe d'ordre et cette source de dévouement dont il a si grand besoin. Et quand Barrès se fait, à la tribune du Parlement, l'interprète de ce besoin nouveau de Dieu, et qu'il parle du tourment mystérieux que la France se sent à l'intime de l'âme, sur les bancs de l'extrême gauche, où siègent nos adversaires, il arrache des aveux comme celui-ci, qui vient d'un socialiste unifié: “Ah! monsieur Barrès, l'admirable langage!”

IL Y A DE L'ESPERANCE DANS L'AIR

Ils reconnaissent donc, les incrédules d'hier, que l'Eglise survit toujours à leurs négations et à leurs destructions, et qu'elle seule a gardé le moyen de relever la France de ses ruines. Fassent le labeur des catholiques et la grâce d'en haut qu'elle leur apparaisse bientôt dans son impérissable majesté et sa transcendance surnaturelle, notre grande Eglise, elle, qui dans ses baptistères a de l'eau pour les républiques comme pour les monarchies, dans ses tabernacles, du pain de vie pour les peuples comme pour les rois! Elle, la représentante magnifique du Dieu immortel parmi les hommes qui meurent, la seule société qui dure toujours, parmi les institutions qui passent et les siècles qui se succèdent, ne demandant à chacun que la liberté de leur donner son évangile, principe de toutes les vertus comme de tous les progrès.

Mon dernier mot sera donc, mesdames et messieurs, un mot d'espérance.

Le mal est grand à l'âme de mon pays, c'est vrai; assez d'autres le disent pour qu'un fils de France n'ait pas besoin d'en refaire l'aveu parmi vous. Il y a des pages que nous voudrions effacer de nos larmes. Il y a des torts que nous sommes prêts, si Dieu le demandait, à réparer de notre sang. Il y a des scandales publics que la France a donnés au monde et dont il faut qu'à genoux nous demandions pardon aux peuples. Mais il y a aussi—vous le savez, n'est-ce pas, monsieur Bourassa,—vous le saurez, vous qui viendrez en France quelque jour, vous le verrez du fond même du Canada, quand ces choses auront grandi—il y a aussi en France des réserves de vitalité et de générosité chrétiennes qui justifient notre foi invincible dans les lendemains réparateurs.

Et j'ai le droit de redire ce cri qu'un paysan de ma terre natale jetait naguère, au spectacle des oiseaux magnifiques que le génie français fait voler sur nos têtes: "En France, depuis quelques mois, il y a de l'espérance dans l'air".

